

L'Europe de 1963

DENIS DE ROUGEMONT :
LES CHANCES DE L'EUROPE

PAR FRANÇOIS FONTAINE

PRENANT PRÉTEXTE de quatre conférences à l'université de Genève, Denis de Rougemont s'est astreint à rassembler dans le minimum de volume tous les éléments de son expérience européenne et à les ranger selon un strict équilibre. Cet exposé qui tient dans à peine plus de quatre-vingts pages (1) est, par sa forme même, une démonstration supplémentaire des chances de l'Europe, dont le bonheur d'expression n'est pas la moindre. Un tel ordre disciplinant tant d'idées sans les figer, une symétrie qui ne borne pas les perspectives sont la définition même de notre humanisme, du moins de sa dominante classique.

Ne nous y trompons pas cependant. Cet essai si bien balancé qu'on le croirait dessiné à la française, cette réussite de l'architecte-géomètre où Valéry reconnaissait l'esprit européen sont l'œuvre d'un romantique. Le monde de Denis de Rougemont est traversé de courants profonds et puissants qui s'équilibrent dans la tension ou dans la fusion. Son Europe n'est pas encore sortie de la mythologie. Elle est une force privilégiée, elle a une fonction mondialisante, « elle est bel et bien le centre du monde humain » : toutes ces choses très difficiles à concevoir nous sont dites dans un style alerte qui les fait passer pour claires et évidentes, mais qui est un piège. Il s'agit en réalité d'un essai d'apologétique, fondé sur des preuves tirées d'une histoire commune dans un espace commun. N'est-ce pas plutôt une géopolitique? Si l'Europe est douée incontestablement de chances naturelles, elles ne sont pas des causes suffisantes, et c'est le mérite de Denis de Rougemont que d'écarter les explications faciles, les rapports d'ailleurs ambigus entre le sol, le climat et la civilisation. Il est assez paradoxal en effet d'affirmer que la caractéristique commune des Européens est leur diversité. Pourquoi, si les conditions naturelles et humaines sont, comme on se plaît à le dire, d'une extraordinaire variété, a-t-on vu se développer un phénomène européen? On invoque le christianisme parce que l'on constate sa fortune occidentale : mais c'était une religion orien-

tale à prétention universaliste. Tous ces thèmes simplistes peuvent être abandonnés aux littérateurs. Il est temps que les gens sérieux s'occupent à les renouveler.

MAIS ACTUELLEMENT, peut-on faire plus que constater les chances de l'Europe, comme le fait Denis de Rougemont — car je ne pense pas qu'il ait été dans son propos de nous donner une *explication*? Dire que l'Europe est « une aventure indéfinie, qui traduit une certaine attitude constante devant la vie », cela ne nous avance guère dans la recherche de nos origines, et le rappel des légendes de Cadmus ou de Japhet satisfait moins notre besoin de savoir que les théories pseudo-scientifiques des conditions naturelles. Toute tentative de justifier l'unification européenne autrement que par un intérêt actuel et une volonté actuelle de certains peuples et d'une majorité d'hommes ne peut que se raccrocher aux concepts plus ou moins obscurs de la prédestination, que ce soit celle des géographes ou celle des mythologues.

Sans doute, Denis de Rougemont essaie de s'affranchir de cette manie de causalité qui, dit-il, n'est plus aussi dominante aujourd'hui qu'elle l'était au XIX^e siècle. Il assure qu'on saisit mieux un phénomène dans son « mouvement créateur » que dans ses enchaînements logiques. Mais s'il pense ainsi échapper au recours à la Providence, ce n'est qu'une habileté : les chances de l'Europe, dont il voudrait seulement nous faire tirer les conséquences, sont trop belles et trop constantes pour qu'on n'aille pas chercher par derrière une Chance originelle, une Idée platonicienne qui, nous assure-t-il, n'existe pas.

L'Europe a découvert la terre, personne n'est venu la découvrir. Elle a dominé tous les continents et elle n'a jamais été dominée du dehors. Elle a inventé une civilisation qu'on imite partout, sans que la réciproque soit vraie. Se retire-t-elle de ses anciennes conquêtes? Elle devient plus prospère et se retrouve plus unie, davantage elle-même, cependant que les anciens colonisés adoptent sans complexes sa civilisation. Elle est faite pour animer les échanges mondiaux, équilibrer les créations humaines et donner au monde une formule d'union. Bref, son aventure est un perpétuel succès : ses antagonismes internes la font passer par des phases de tension extrêmes d'où sort une histoire épique, ou de détente harmonieuse qui favorisent l'esprit créateur.

Tout cela est admirablement démontré et ne souffre d'aucune des exagérations auxquelles un

(1) DENIS DE ROUGEMONT : *Les Chances de l'Europe* (Editions de la Baconnière, Neuchâtel).

résumé si rapide pourrait faire penser. Denis de Rougemont n'est pas un doctrinaire de l'Europe, il en est seulement l'avocat le plus sincère et le plus habile qui soit. Son dossier laisse sans réplique. Mais, au fait, contre qui plaide-t-il ?

LES CHANCES de l'Europe sont-elles contées ? Elles l'ont été, soit, et il n'y a pas si longtemps. Mais au moment où paraît ce livre, qui donc au monde n'a pas les yeux tournés avec espoir ou crainte vers ce continent qui finit son éclipse ? Le problème aujourd'hui n'est pas tant de savoir si l'Europe va retrouver tous ses caractères originaux, ses tensions créatrices, son esprit missionnaire que de s'assurer que ces capacités récupérées sont bien à la mesure du monde moderne, qu'elles ont encore de l'importance et, de toute manière, qu'elles seront utilisées à bon escient.

Pour ce qui est des dimensions, Denis de Rougemont donne des réponses rassurantes. « L'Europe, démontre-t-il, a tout ce qu'il faut pour être encore la première puissance de la terre. » Sans doute elle n'est pas faite, mais elle est sur le chemin de l'unité et la voie fédérale lui est ouverte. L'objet du livre n'étant pas politique, l'auteur ne s'attarde pas aux péripéties actuelles. Ce qu'il combat, c'est moins telle ou telle conception de l'unification que le « défaitisme » de certains gens. Ces gens qui semblent être les vrais destinataires de son plaidoyer, n'en exagère-t-il pas l'importance ? Et s'il prend la peine de consacrer un appendice à Jean-Paul Sartre, c'est probablement que le livre a été conçu dans une réaction contre le groupe des intellectuels neutralistes qui intoxiquaient jusqu'à ces derniers temps une partie de la gauche française. Mais voilà, dans l'intervalle de la conception, ce groupe insignifiant et bruyant dont Sartre n'est plus depuis longtemps le porte-parole s'est rallié à l'Europe. Que dis-je, il a inventé l'Europe, en même temps et avec autant d'impudeur que les gaullistes — une course de vitesse étant engagée entre ces deux familles nationalistes pour « squatteriser » les beaux appartements de l'immeuble tout neuf du Marché commun.

Alors, si la démonstration est devenue moins nécessaire en ce qui concerne la communauté de destin des Européens et leur volonté de vivre ensemble, d'autres questions passent au premier plan. Denis de Rougemont en évoque deux, dont on aimerait qu'il nous donne les réponses avant qu'elles n'aient été réglées sans retour dans les faits.

D'ABORD, dit-il, « la volonté d'union sera le signe d'une santé renouvelée du corps européen, dans la mesure où elle prendra pour but de fédérer nos différences et non pas de les effacer ni d'uniformiser la vie du continent — car à cela la technique suffirait bien si on la laissait proliférer sans freins ». Il est surprenant d'entendre un médecin dire ainsi d'un traitement qu'il rendra la force à condition qu'il ne modifie pas tout l'équilibre humoral. Il est imprudent surtout de présenter comme un grave risque ce qui est, en vérité, une hypothèse assez plausible. Car les freins mis à la technique, ou la fédération des différences me semblent être des remèdes sans portée pratique. Peut-on dire que l'unité européenne nous permettra de cultiver en vase clos nos particularismes, alors que le mouvement d'intégration encore timide qui débute sous nos yeux favorise la libre circulation des hommes et des produits, égalise les conditions de la concurrence, harmonise jusqu'à l'identification les règles dans des domaines les plus divers ? Les différences, s'il en demeure — et il en demeurera comme entre les régions du pays le plus centralisé, comme à l'intérieur de la Fédération américaine — seront celles qui tiennent au caractère irréductible de la race ou de l'habitude. Pour ma part, j'hésiterais à faire des prédictions à ce sujet. Mais peut-être aussi pense-t-on que l'Europe protégera mieux nos pays contre les courants qui unifient le monde, et qu'une sorte de tarif extérieur commun nous isolera de la civilisation des gadgets ? Cela nous amène à la deuxième question effleurée par Denis de Rougemont.

« La volonté d'union sera saine, écrit-il, si elle tend à éliminer le virus du nationalisme et non pas à lui ouvrir un champ d'action plus vaste, aux dimensions du continent transformé en super-nation et doté d'un super-nationalisme. » Ici, au détour d'une phrase, nous rencontrons tout le problème de l'Europe de 1963. Toujours à cause de ce décalage de temps entre l'élaboration d'une pensée et sa diffusion, s'agissant d'une affaire en évolution rapide, l'auteur voit se retourner contre lui des propositions subordonnées qui deviennent brusquement principales. Que certains veuillent transformer l'Europe des Six en super-nation, c'est un accident que Denis de Rougemont sera le premier à déplorer. Mais il ne devra pas s'étonner si les mêmes puisent dans son livre des arguments en faveur d'une Europe pleine de grâces, bénie entre toutes les puissances. Bien sûr, il est bon de reprendre confiance en soi dans un monde

hanté par l'esprit de domination. Pour nous hisser au niveau des deux géants américain et russe, il a fallu, aux pionniers, rêver orgueilleusement et côtoyer la démesure. Cependant, nous devons nous persuader, comme l'indique Denis de Rougemont, que l'on ne fabrique plus à la fin du xx^e siècle une super-nation, et il eût été utile que l'auteur précisât que les chances historiques de l'Europe — celles qui lui ont permis de dominer sans être dominée, de coloniser sans être dépendante, de donner plus qu'elle n'empruntait — appartiennent au passé; que ses chances actuelles — animer des échanges mondiaux, équilibrer les créations humaines, inventer des formules d'union — sont de celles qu'il faut accepter de partager. Les monopoles n'ont pas d'avenir dans un monde qui, précisément, doit s'efforcer de répartir harmonieusement ses chances de survie.

FAIRE l'Europe, ce n'est pas chercher à rétablir à tout prix l'ancienne supériorité et les privilèges mondiaux de cette vieille terre, mais donner aux Européens tous les avantages de la civilisation moderne et contribuer à organiser un ordre international.

Si notre génie, ou nos fameuses chances se

retrouvaient tels que nous jouissions à nouveau d'avantages exceptionnels, nous n'aurions plus le droit ni la possibilité de les accumuler pour nous, d'en faire d'immenses réserves de puissance: un certain égoïsme a été nécessaire aux pays fondateurs de la première Communauté européenne, un certain orgueil pourrait dénaturer leur entreprise. Par sa réussite même, l'union continentale a transformé les rapports internationaux en fonction desquels elle avait été conçue, et en réglant une partie du problème elle en a déplacé les termes. Il ne s'agit plus seulement d'organiser l'Europe des Six, il faut, tout en poursuivant cette tâche, organiser l'Occident, et les rapports de l'Occident avec le reste du monde. Refuser d'assumer cette triple responsabilité sous prétexte qu'il nous suffit bien d'être forts et prospères et que, sur ces bases autonomes, nous mènerons la politique que nous jugerons bonne, c'est tomber dans ce néo-nationalisme que redoute Denis de Rougemont. Aussi attendons-nous impatiemment de l'auteur des *Chances de l'Europe* qu'il complète ses quatre conférences par leur suite naturelle sur les « chances de l'Occident ».

François Fontaine

MARCEL NIEDERGAN

les 20

amériques latines

“Un indispensable instrument de travail”

Roger GIRON (*Le Figaro*)

...“d'un intérêt exceptionnel”

(*Le Monde Diplomatique*)

PLON